

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 19  
  
**Artikel:** Le vin nouveau  
**Autor:** G.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-213900>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Conflins s'ils y sont, les fonds, fruits, droits et tout ce qui en dépend ; Et c'est pour le juste prix de cent et vingt florins les deux morceaux, tant capital que vins honoraires, outre les dépends selon coutume ; c'est de quoi les vendeurs se déclarent satisfaits par moyen d'argent comptant, en sorte qu'ils en déclarent l'acquéreur quitte à perpétuité ; Au moyen de quoi les dévêtitures et invêtitures requises sont intervenues, avec promesse de due maintenance jusqu'à cette date, à l'obligation des Biens Seigneuriaux & autres tributs publics envers qui de droit. Ainsi fait et passé à Ollon sous les autres clauses requises présents le Sr canonier ... du dit Ollon et ... de Bex, témoins évoqués le dit jour 25 mars 1778. Expédié sous le sceau du Noble, Généreux & très honoré Seigneur De Buren, Gouverneur des quatre Mandemens d'Aigle, près le seing de moi dit Notaire.

(Signé) : GREYLOZ, not<sup>re</sup>.

Sr le sceau (Signé) : A. VEILLARD fils.

Laudé le présent acquis comme mouvant du fief de la Poste, reçu Douze florins six sols, sous les réserves ordinaires.

Bex, 11 Xbre 1779.

(Signé) : DE ROVÉREA.

**Cherchez le président.** — Dans une localité du vignoble d'un canton voisin, deux amis gravissaient péniblement un chemin entre deux murs de vigne.

Soudain, ils s'arrêtèrent devant une porte sur laquelle on lit l'inscription suivante, tracée à la craie : « Ci-gît notre président ! »

Étonnés de cette inscription et poussés par la curiosité, les deux amis ouvrent la porte. Ils trouvent le président de la commune dormant, sur un escalier, du sommeil dont dormait Noë, lorsqu'il fut pris en faute. — C.

**La Patrie suisse.** — Le numéro du 1<sup>er</sup> mai de la *Patrie Suisse*, nous apporte, une série de beaux clichés en héliogravure, le nouveau procédé d'illustration. Voici la figure énergique du sculpteur Richard Kissling ; un portrait de Georges Viollier, l'homme de lettres qui vient de mourir ; l'évocation de Jean-Louis-Henri Manuel, élève de Mme de Staël, pasteur à Aigle, Vevey, Lausanne, professeur à l'Académie de cette ville. L'actualité est représentée par deux jolis groupes de « Vaudoises », célébrant le 14 avril ; par un « bivouac » à la montagne ; par des clichés relatifs aux journaux romands à la Foire suisse d'échantillons à Bâle, etc.

#### Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

### La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Héloïse, écrit-il en terminant, je ne vous reverrai plus sur cette terre ; mais lorsque l'Eternel, qui tient nos jours entre ses mains, aura tranché le fil de cette vie infortunée, ce qui, selon toute apparence, arrivera avant la fin de votre carrière... je vous prie de faire enlever mon corps, en quelque endroit que je meure, et de le faire transporter au Paraclet, pour y être enterré auprès de vous. Ainsi, Héloïse, après tant de traverses, nous nous trouverons réunis pour toujours, et désormais sans danger comme sans crime ; car alors, crainte, espérance, souvenir, remords, tout sera évanoui comme la poussière qui s'envole, comme la fumée qui se dissipe dans l'air, et il ne restera aucune trace de nos égarements passés. Vous aurez même lieu, Héloïse, en considérant mon cadavre, de rentrer en vous-même, et de reconnaître combien il est insensé de préférer, par un attachement déréglé, un peu de poussière, un corps périssable, vile pâture des vers, au Dieu tout-puissant, immuable, qui peut seul combler nos désirs et nous faire jouir de l'éternelle félicité ! »

J'avais fini depuis longtemps de lire cette histoire, que mon esprit y demeurait tout entier attaché. Le livre sur les genoux et les regards tournés

vers le paysage que doraient les feux du couchant, j'étais réellement au Paraclet, j'étais au pied de ses murailles, je voyais sous de sombres allées la triste Héloïse, et, tout rempli de sympathie pour Abélard, avec qui j'adorais cette amante infortunée. Ces images ne tardèrent pas à se confondre avec les objets qui frappaient ma vue, en sorte que, sans quitter l'antique bergère, je me trouvais transporté dans un monde resplendissant d'éclat et tout rempli d'émotions poétiques et tendres.

Mais outre cette lecture, outre la vapeur embrasée du soir et le brillant spectacle que m'ouvrait la lucarne, d'autres impressions se mêlaient à ma rêverie. Parmi les bruits confus qui, dans une ville, signale l'activité des rues, le travail des métiers, le mouvement du port, les sons éloignés d'un orgue de Barbarie, apportés par les airs, venaient doucement mourir à mon oreille. Sous le charme de cette lointaine mélodie, tous les sentiments prenaient plus de vie, les images plus de puissance, le soir plus de pureté ; une fraîcheur inconnue paraissait la création entière, et mon imagination, planant dans les espaces d'azur, goûtait au parfum de mille fleurs sans se fixer sur aucune.

Insensiblement je m'étais éloigné d'Héloïse, j'avais délaissé son ombre auprès des vieux hêtres, sous les gothiques arceaux ; j'avais navigué sur les âges, et bientôt, perdant de vue les cimes bleutées du passé, je m'étais rapproché de rivages plus connus, de visages plus voisins, d'êtres plus présents. Aussi, quand l'orgue vint à se taire, je rentrai dans la réalité, et, le gros livre qui pesait sur mes genoux m'étant redevenu indifférent, j'allai machinalement le reporter dans sa case....

Qu'elle est morne l'heure qui succède à ces émotions ! que le retour est amer des éclatants domaines de l'imagination aux rives ingrates de la réalité ! Le soir m'apparaissait triste, ma prison odieuse, mon oisiveté un fardeau.

Pauvre enfant, qui aspire à sentir, à aimer à vivre de ce poétique souffle, et qui retombe ainsi affaissé sous ton propre effort, j'ai compassion de toi ! Bien des mécomptes t'attendent ; bien des fois encore ton âme, comme soulevée par une douce ivresse, tentera de se détacher de la terre pour voler vers la nue : autant de fois une lourde chaîne retiendra son essor, jusqu'à ce que, domptée enfin, faite au joug, elle ait appris à se traîner dans le sentier de la vie.

Heureusement, je n'en étais point là, et, sans sortir de ce sentier de la vie, j'y rencontrais une personne autour de laquelle mon cœur reportant toutes ses émotions, en prolongeait à son gré le charme et la durée. Cette personne, je ne manquais pas, pour l'heure, d'en faire mon Héloïse, non pas infortunée, mais tendre ; non pécheresse mais aussi pure que belle ; et, comme s'y elle eût été présente, je lui adressais les apostrophes les plus vives, les plus passionnées....

On voit que j'étais amoureux. C'était depuis huit jours, et depuis six je n'avais pas revu l'objet aimé.

Comme font les amants malheureux, les premiers jours je m'étais bercé d'espérance. J'avais ensuite cherché des distractions qui, comme on l'a vu, m'avaient fort mal réussi. Était venue ensuite ma captivité, et, dès les premiers loisirs de cette vie oisive, je n'avais eu garde d'oublier mes amours. Mais ce soir-là, ma passion, fortement attisée par la romanesque lecture que je venais de faire, finit par me porter à des voies désespérées.

Que l'on sache seulement qu'en pénétrant dans la chambre qui était au-dessus de la mienne, je pouvais y voir ma bien-aimée !... Elle s'y trouvait seule à cette heure... La lucarne m'ouvrait un chemin pour y pénétrer par les toits.

La tentation était donc irrésistible, d'autant plus que je me trouvais sur le toit depuis un petit moment. Je m'y assis pour prendre du courage et me familiariser avec mon projet, car ce commencement d'exécution me causait une émotion si grande que j'étais sur le point de rebrousser. Pour le moment, je n'eus rien de plus pressé que de m'effacer entièrement en me couchant sur le toit... Je venais d'apercevoir M. Ratin dans la rue !

Un peu revenu de ce coup de foudre, je me hâtais à lever la tête, de manière à voir par-dessus la saillie du toit... Plus de M. Ratin ! il m'était évident qu'il montait l'escalier, et qu'avant une mi-

nute il me surprendrait allant en bonne fortune. Ah ! que j'avais de remords et de contrition ! que le repentir m'était facile, et que je sentais bien l'énormité de ma faute !... lorsque je vis reparaître M. Ratin, et disparaître le remords et l'énormité. M. Ratin, après avoir traversé une allée, cheminait tranquillement dans une direction qui l'éloignait de moi.

Bientôt je le perdais de vue ; mais je compris que je ne pouvais rester à cette place sans risquer d'être aperçu du soupirail de la prison, dans le fond duquel, de cette région élevée, je plongeais avec effroi mes regards. Je me remis donc en route pour profiter de ce qui restait de jour, et en quelques pas j'atteignis à la fenêtre que je cherchais. Elle était ouverte....

Mon cœur battait avec force ; car, malgré la certitude que j'en avais, je ne pouvais assez me persuader que ma bien-aimée fut seule en ces lieux. J'hésitais donc, lorsque tout à coup je m'entendis dire : « Entrez ! et ne craignez pas qu'on vous trahisse, bon jeune homme ».

C'était la voix du prisonnier. Dès le premier mot, perdant toute présence d'esprit, je sautai brusquement dans la chambre, où je me trouvais sur les épaules d'une belle dame richement habillée, qui roula à terre avec moi.

Je ne puis décrire ce qui se passa dans les premiers instants qui suivirent la chute, car j'avais perdu tout sentiment. La première chose qui me frappa quand je revins à moi, c'est que la dame gisait la figure contre terre, ne faisant entendre ni cri ni plainte. Je m'approchai en rampant à moitié : « Madame, » lui dis-je d'une voix basse et altérée....

Point de réponse.

« Madame !!! »

Rien.

Me voici arrivé à un événement bien lugubre. Une respectable dame morte..., un écolier assassin ! Mon critique va dire que je force à dessein la situation pour sacrifier au faux goût moderne. Ne te hâte pas de dire cela, critique. Cette dame était un mannequin. J'étais dans l'atelier d'un peintre. Dis autre chose, critique.

(A suivre.)

**Le vin nouveau.** — Un vieux campagnard s'étant mis à boire plus que de raison, contracta une sérieuse maladie d'estomac.

Il se rend chez un docteur spécialiste, qui le questionne sur son genre de vie.

— Quel vin buvez-vous ?

— Du nouveau, monsieur le docteur.

— En buvez-vous beaucoup ?

— Oh ! la, voilà, pas d'estra ; de temps en temps trois décis.

— Eh ! bien mon ami, commencez par supprimer le nouveau et vous vous porterez de suite mieux. Voyez-vous, au vin nouveau il ne faut pas de vieilles fustes. — G.

**Sur le tram.** — Un inspecteur de la compagnie, à un contrôleur portant son couvre-chef à la crâne :

— Vous vous croyez bien beau avec votre casquette de côté !

— Que voulez-vous, c'est tout ce que je puis mettre de côté.

**Grand Théâtre.** — La saison lyrique touche à son terme. Elle aura été un succès sans défaillance. Comme nous l'avons dit, l'empressement du public l'a disputé à la valeur des artistes. Ce fut une suite ininterrompue de salles comblées.

Demain soir, dimanche, *Carmen*, le chef-d'œuvre de Bizet.

**Kefol** NEURALGIE MIGRAINE  
BOÎTE 10 FOLIOLES : F. 150  
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS